

Requiem pour la remise en question de la dot

Sans ambages ni longue introduction, j'aimerais aborder avec vous des points de réflexion sur la dot. Cet échange est structuré sous forme de questions habituelles qui reviennent souvent dans la discussion.

Le but n'est pas de critiquer, ni de dénigrer, et encore moins d'appeler à une suppression simpliste d'un marqueur culturel aussi important que la dot. J'invite ici à sa remise en question. De repartir dans ses fondements socio-historiques pour en faire une mise à jour, sans la supprimer si possible. De ce fait, j'aurai aussi besoin de votre regard, et spécialement les femmes, afin de construire un débat social sur la thématique. Je ne plaide que pour une chose : garder l'esprit ouvert. Dorénavant et déjà, je vous remercie pour votre temps et votre intérêt consentis.

1. C'est la tradition depuis des siècles pour les filles : « *Ntiwogenda udakowe woba ucikiye* ». Pourquoi violerais-tu une telle coutume ?

C'est peut être vrai que ce soit une tradition ancestrale et je suppose qu'elle s'est construite, modifiée ou consolidée au fil des décennies. La question qui se pose en 2016 est celle de savoir si cette tradition a la même utilité qu'il y a un siècle de cela. La dot de ce temps-là servait plusieurs intérêts : la prise de contact entre familles, la création et la reconnaissance des nouveaux liens scellés devant la communauté, mais aussi pour souligner que le lien de parenté ne constituait pas un interdit (pour le cas y' *abantu batembereye*). La dot forgeait les relations, et officialisait les fiançailles, l'approbation mutuelle des fiancés. A partir de ce moment germaient un lien pré-nuptial, l'engagement à se marier.

Je pense que pour arriver à ce niveau-là de symbolisme, la dot comme construction sociale a dû passer par une naissance et une évolution, pour aboutir à son état actuel que la société burundaise cherche à pérenniser. Il n'existe pas de disposition culturelle et de tradition qui n'évoluent pas avec les générations.

Ainsi, ces symboles évoqués par la dot sont aujourd'hui soulignés au courant d'autres fêtes toutes aussi nécessaires. Actuellement, qu'en amont de la dot, il y a une pré-dot, la première fête qui cristallise les relations et l'intention de mariage. Ce qui n'était pas le cas avant. La pré-dot auparavant, c'était une demande adressée à une famille afin qu'un jeune homme ait droit de faire la cour à une des filles de la maison, ainsi que la demande d'y être reçu. Aujourd'hui, la pré-dot s'organise après l'acceptation de la fiancée d'épouser le fiancé, alors que l'engagement de se marier est déjà tenu. Elle vient officialiser l'intention d'épouser la future épouse. De plus contrairement à avant, où la fille n'apparaissait pas durant toute la cérémonie de pré-dot (je ne sais toujours pas pourquoi d'ailleurs), aujourd'hui, la fiancée sort à la fin de la cérémonie raccompagner sa future belle-famille qu'elle n'a pas saluée, soit –dit en passant.

Quelle contradiction n'est ce pas ?

Pourtant celle-ci est tolérée pour la pré-dot. On se permet de la modifier, ou de la respecter, ou parfois de ne pas la tenir en passant directement à la dot. Cette flexibilité est ce qui manque à la dot. On permet de modifier la fête en introduisant des modalités pratiques comme verser la

dot sur le compte de la fiancée et non des parents, l'habillement etc... mais de là à la supprimer ? Non. Pourquoi n'introduirait-on pas de la cohérence ? Si on peut modifier la dot par des dispositions pratiques, on peut aussi se permettre d'envisager sa suppression ou à d'autres modifications fidèles à notre temps et aux mentalités actuelles.

2. Mais alors si tu ne respectes pas la dot, quelles valeurs et traditions vas-tu transmettre à tes enfants ?

Les traditions burundaises, l'égalité, les valeurs chrétiennes et patriotiques ainsi que l'essence de notre culture basée sur *ubuntu*. Je ne renie pas la dot, je remets juste en question toutes les fêtes la précédant quant aux buts qu'elles veulent atteindre et voir comment si on peut y arriver autrement, en harmonie avec notre époque. Rien n'est immuable et on ne s'approprie pas une culture dont on ne juge pas, ou qu'on ne remet pas en question.

3. Et tu partirais te marier juste comme ça, gratuitement ?

C'est l'argument qui me révolte le plus et ce depuis neuf ans déjà, quand j'ai commencé à m'intéresser à la dot. L'idée du prix, du montant comptable, rappelle toujours en moi un prix d'achat. Au choc et à l'indignation qui se lisent sur mon visage mes interlocuteurs précisent à chaque fois que ce n'est pas ainsi que je dois le voir. Que ce n'est pas un prix d'achat. Qu'il n'y a pas de prix convenable pour acheter quelqu'un, qu'on ne saurait pas chiffrer le coût d'une personne. Et je m'étonne de ces rumeurs sur ces montants qu'on fixe selon le degré de formation de la fiancée, la qualité de sa formation, son lieu de résidence et celui de ses parents (il y a même ceux qui abusent en modulant le volume de la dot selon que la fille habite près d'une route goudronnée, ou pavée, ou en terre battue). Des rumeurs qui, à mes yeux, ne font qu'entacher encore plus ce petit panier qui contient le bon de versement. Si ce n'est pas un prix, pourquoi varierait-il ?

A l'état actuel de ma recherche, la dot était un cadeau proportionnel aux moyens de la famille du fiancé. Même la plus belle des femmes ne donne que ce qu'elle a, dit-on. Aux Batwa, la poterie ; les Bahutu, les houes, chèvres, moutons; les Batutsi, les vaches. La société de cette époque-là se départageait les tâches (je reconnais que la cassure n'était pas aussi nette entre clans mais gardons juste le sens). Le fiancé mutwa, muhutu ou mututsi ne dotait qu'avec ce qu'il avait en choisissant le plus beau spécimen de son patrimoine. La dot était un fruit de la

production familiale. Au-delà de la polémique sur le fait de savoir qui produit de l'argent, pour qu'il puisse prétendre que c'est le fruit d'argent qu'il a semé ou élevé, ou modelé à partir de la terre, qui aujourd'hui peut prétendre que la règle générale est de donner ce qu'on a ? Aujourd'hui, les choses ont évolué : le montant de la dot est l'objet de discussions entre fiancés. Généralement les familles ne s'en mêlent plus. Qui produit quoi, de nos jours ? A mon futur mari, je ne veux pas de sous. Si tu es médecin, offre tes soins à ma famille. Si tu es avocat, garantis à ma famille que tu traiteras tous nos problèmes juridiques. Si tu es cuisinier, assure-toi que les menus de nos fêtes soient riches et diversifiés, offre nous des cours sur de bons petits plats, etc....

4. Et l'honneur des parents dans tout ça ? Tu crois qu'ils vont accepter ?

Cette question en appelle au pourquoi de la dot. On m'explique souvent que c'est le remerciement pour la bonne éducation de la fiancée par les parents. Que son éducation est une mission périlleuse au vu des scandales ou mauvais comportements qui peuvent entacher la réputation de la fille, et celle de sa famille par ricochet. La fiancée devient alors un reflet de l'excellence, de l'exemplarité de sa famille. Une fenêtre sur la place des parents en société, ceux qui ont su élever leur fille sans « accrocs ».

Quelques commentaires :

De un, c'est peut être la seule chose qui reste inchangée entre la dot d'avant et celle d'aujourd'hui.

De deux : cette conception de la dot me perturbe à plusieurs niveaux. Avons nous connu au Burundi des mariages forcés à une époque donnée ? Je ne conçois pas l'idée d'une attraction à sens unique, où le mec avec une loupe ou sa bande de potes passerait par la maison de la jeune femme en se disant : « Elle est faite pour moi/lui, marions- nous/les ». J'exagère le trait, j'en suis consciente mais c'est pour démontrer un fait que la dot ne prend pas en compte. Dans l'*irembo* qu'on a donné au jeune homme pour courtiser la jeune femme, on a aussi permis à la fille de pouvoir lui parler, d'échanger et de se faire une idée. D'ailleurs il existait des processus qui échouaient suite au refus de la jeune femme à ce qu'elle avait vu : *kubenga*. La dot nous a toujours vendu un processus social dans laquelle la jeune femme est une actrice non-active, une figurante dans une scène qui tourne autour d'elle, dans un décor dont elle crée

la valeur après coup, comme si on en primait la biographie. D'ailleurs, elle n'assiste à la cérémonie qu'à la fin. Ce sont ces qualités à elle, sa beauté à elle, ses bonnes manières à elle, son amour du travail à elle, sa dévotion à elle qui auraient créé une force d'attraction induisant au mariage. La dot ne dit rien sur les remarques que la jeune femme a pu faire sur/au le jeune homme. Elle ne raconte rien sur la beauté, la simplicité, le grand cœur, l'amour du travail, *ubushingantahe*, la justice, la bonne réputation qu'elle a apprécié chez son potentiel futur époux. Est-ce à dire que la bonne éducation du jeune homme n'est pas sujette à un examen ? Et donc non-sujette à un remerciement quelconque, et par conséquent aucunement lié au reflet de la réputation de la famille ?

En étant juste, je dois reconnaître que la jeune femme offre à la famille de son fiancé des cadeaux dont je suppose qu'ils sont censés remercier ses parents pour je ne sais pas quoi. Admettons que ce soit un remerciement pour l'éducation de leur fils, car elle a reconnu en lui des qualités du mari qu'elle voulait. Pourquoi y aurait il deux poids deux mesures pour remercier la même chose ? En quoi le fait de remercier les parents de la fille pour son éducation impliquerait des vaches, des belles poteries, des houes, des chèvres, des moutons, ou de l'argent par millions et le fait de remercier les parents du jeune homme pour son éducation impliquerait une session d'un pagne, d'une chemise, d'une montre, un objet de décoration, une cravate etc...

Ce qui me conduit à ma **troisième** remarque.

Que l'on ne me comprenne pas mal : j'adore mes parents. Et je trouve que nos parents méritent des remerciements pour avoir guidé, veillé, soigné, éduqué, et épanoui nos vies. Mais ce remerciement c'est l'objet de vie de nous en tant qu'enfant. Par ailleurs, un cadeau relève par essence d'un geste spontané, qui n'est pas sujet à des négociations. De ce fait, on ne devrait pas se ruiner ou s'endetter pour une dot. Un cadeau comme celui que donne la jeune femme aux parents de son fiancé me conviendrait très bien.

Quatrièmement, on m'a fait remarquer que mes arguments étaient bien beaux, mais qu'ils ne tenaient pas compte de la réalité d'avant. On m'oppose le fait que la jeune femme devait se marier souvent très loin de sa famille et que celle-ci vivait vraiment une « perte » que la dot essayait de compenser, « *mu gusubizaho umukozi* ». A contrario, je trouve que la dot

proportionnelle aux avoirs de la famille du garçon était plus humaine, car on n'attendait que ce qu'on pouvait donner, sans surenchère, alors que la jeune femme allait si loin.

Aujourd'hui, la plupart des mariages n'éloignent pas si gravement la jeune femme de sa famille. Le contact reste présent : même si elle ne peut retourner y vivre ou dormir, rien ne l'empêche d'être là pour sa famille. Pourtant, les dots n'ont jamais été aussi élevées. Est ce à dire que les parents d'aujourd'hui offrent une meilleure éducation que ceux d'il y a cinquante ans ?

Enfin, certains m'opposent que la dot n'est ni un prix d'achat, ni un cadeau de remerciement pour l'éducation de la jeune femme mais plutôt une participation à la cérémonie, à la même enseigne qu'apporter les casiers de bière, un cake ou un gâteau dans un repas canadien, etc. « *Ni inzimano !* » Ma question est de savoir pourquoi amènerais-tu des casiers de bières et limonades et contribuerais-tu encore à la cérémonie. Sachant que la plupart des fois, on amène un nombre de casiers proportionnel aux gens qui accompagnent la famille du jeune homme. Quoique dise le proverbe kirundi, *Umushitsi mwiza arizimana*, ces casiers suffisent amplement et laissent ouverte la question de ce que c'est alors ce bordereau de versement dans le petit panier ? Quand avez-vous invité vos amis pour la dernière fois ? Avez vous évité d'acheter de l'alcool ou du poulet, ou de l'eau en comptant sur ce qu'amèneront les invités ? Je suis sûre que non. Alors non même cette participation à la cérémonie ne tient pas la route pour moi.

5. Mon histoire personnelle

J'ai toujours été claire avec mon fiancé, que je n'accepterai pas de dot. Pour moi, ce serait un tue-l'amour, une raison de rupture : cette conviction, j'ai tenue à lui faire jurer de la respecter dès le début de notre relation.

Mes parents connaissent depuis longtemps ma position là-dessus, bien avant que je ne me mette en couple. Ils espéraient que les fiançailles allaient me transformer, ou à défaut, la belle-famille.

Ce à quoi je ne m'attendais pas, c'était de les voir changer d'avis, eux.

Par amour et pour amortir un changement brutal touchant la tradition, je ne concevais pas l'application de ma décision sans l'aval de mes parents. J'avais demandé à mon fiancé qu'on garde fête de la dot, mais qu'il n'y ait pas d'échanges, pécuniaires ou autres, d'aucune sorte. Ma mère m'avait déjà averti que si je refusais la dot, je n'avais qu'à financer alors toute seule la fête que je comptais faire à la place. Cela ne me dérangeait pas de financer mes fêtes, car je l'avais déjà fait pour la pré-dot en contribuant aux trois-quarts de la fête, le reste étant pour mes parents.

Puis, soudainement la situation évolua de manière inespérée. Mon père un soir de décembre 2015 m'interpella, et me dit : « Tu sais, si on veut être cohérent avec tes principes, on ne devrait même pas avoir durant cette fête de dot des panier. » Après tout, ajouta-t-il, la dot n'est pas une condition *sine qua none* du mariage, ni du bonheur. Choquée, je lui demandais : « *Hama y'amateka yawe nayo yo kunkosha ?* »

Mon père me répondit : « Il n'y a pas d'honneur à te ruiner pour une fête en laquelle tu ne crois pas, et priver ton foyer d'économies dont tu pourrais avoir besoin pour t'équiper. Mon honneur sera sain et sauf. »

C'est le moment où je dois vous dire que j'ai un père extra-ordinaire. Pour ma mère, cela n'a pas été facile. Elle a tenu à faire des recherches pour contrer mes arguments, elle s'est battu becs et ongles et continue encore d'ailleurs. Elle est de moins en moins convaincue, et je pense n'eut-été sa peur que je ne regrette ma position un jour, elle aurait déjà capitulé et se serait déjà rangé à coté de mon père et moi. Mais j'aime et admire la ténacité de maman. Et je sais que le moment venu, elle fera front avec nous contre le reste du monde.

Au final, je considère que la meilleure manière de s'approprier les traditions, c'est de les remettre en question. Si je dois être l'expression d'une histoire et d'une culture, je dois trouver un moyen de les vivre en harmoniser avec ma vie, mon milieu et mon époque. Dans mon entendement sur ces fêtes prénuptiales, il n'en faut qu'une. Juste une fête pour présenter les familles, les futures relations et les futures parentés. A vous, selon vos moyens, de choisir de nourrir les gens ou pas. Cette fête officialise l'intention de se marier aux proches et à votre communauté et paraît plus fidèle à la réalité d'une décision que vous avez déjà prise mutuellement. Des cadeaux peuvent s'échanger. Mais proportionnels aux moyens du jeune

homme. De même, à la famille de la future épouse d'accueillir ses invités proportionnellement à ses moyens.

Pas besoin de se ruiner dans des décors faramineux en rénovant toute la maison avec des moyens qu'on n'a pas, ou de s'endetter pour accueillir trois cent invités quand les moyens ne permettent que cent.

Notre patrimoine devrait être la jauge de ce que nous donnons, recevons, acceptons et transmettons aux générations futures. Nous ne devrions pas nous laisser influencer par le tralala de la dot chez un voisin, ou l'envie de faire partie des histoires dont parlera Bujumbura des mois durant, ou même l'idée d'un excellent décor à présenter sur Facebook ou WhatsApp. Même la plus belle fille du monde ne donne que ce qu'elle a, d'après le proverbe. *Ntawuzokugaya ngo ni uko wamuhaye icicaro c'iteka mu rugo rwawe. Nimba iteka ryawe ari ikirago gisukuye, baragushima uko, nimba ari agatebe, uratanga ako, nimba ari fauteuil en osier, nayonyene urayitanga. Ariko nititukarondere kuzimana Heineken y'ingurane ufise amahera ya Amstel gusa.*

Merci pour votre lecture.